

**France Musique – Le Magazine avec Lionel Esparza**  
**Enregistré en direct le 30 juin 2014**  
**Jean-Marc Luisada et Ivan Ilić, invités**

Lionel Esparza : Bonjour à tous. Et bienvenue dans le magazine de France Musique.  
Bonjour, Jean-Marc Luisada

Jean-Marc Luisada : Bonjour.

Lionel Esparza : Les informations avaient l'air de dessiner sur votre visage une moue totalement sceptique.

Jean-Marc Luisada : (Rires.) Déjà quelle question pour l'ouverture !

Lionel Esparza : Mais non, mais c'est vrai !

Jean-Marc Luisada : Quelle supposition. Mais des fois la politique passe absolument au-dessus de ma tête.

Lionel Esparza : Ah, c'est ça.

Jean-Marc Luisada : Y'a des heures.

Lionel Esparza : Ah bon. Y'a des heures où ça vous intéresse, comme ça. 8 heures le matin ?

Jean-Marc Luisada : Juste avant de parler de Schubert. Je préfère quand même me concentrer sur Schubert, non ?

Lionel Esparza : C'est vrai que s'il y a un compositeur qui est en-dehors des contingents matériels, c'est lui non ? (Rires.) Quoique.

Bon, on reparlera de Schubert avec vous en première partie d'émission. Mais aussi de Frédéric Chopin puisque ce sera votre prochain disque que vous nous avez apporté aujourd'hui en avant-première absolue.

En face de vous, un autre pianiste. Ivan Ilić. Bonjour à vous.

Ivan Ilić : Bonjour.

Lionel Esparza : Qui est le transcendentaliste ?

Ivan Ilić : Ça dépend. (Rires.) Ça peut être moi-même mais je suis assez sceptique par rapport à cela aussi. Je dirais que c'est plutôt Ralph Waldo Emerson. C'est un mouvement intellectuel américain du 19<sup>ème</sup> siècle, des années 40. Mais c'est aussi tous ces compositeurs que j'ai réunis dans un nouvel album dont Scriabine, donc grand transcendentaliste lui-même, John Cage, Morton Feldman, et un jeune américain, pas connu du tout, Scott Wollschleger.

Lionel Esparza : Vous le découvrez sur votre dernier disque qui vient tout juste de paraître, lui-aussi, sous ce titre-là. *Le transcendentaliste*. Enfin, si je comprends bien, c'est plutôt le terme de scepticisme qui sera au cœur de notre émission puisque tous les deux ont l'air de le revendiquer. Allez, Schubert d'abord, le voici.

♪ Franz Schubert  
Extrait du Quintette en La Majeur D 667 "La Truite"  
Jean-Marc Luisada, piano  
Quatuor Modigliani

Lionel Esparza : C'était l'ouverture du fameux Quintette de Franz Schubert. « La Truite », Deutsch 667. Jean-Marc Luisada était au piano et trois membres du quatuor Modigliani, j'ai nommé Philippe Bernhard, Laurent Marfaing et François Kieffer et puis à la contrebasse Christophe Dinault, sur un disque autour de Schubert. Donc autour de ce Quintette *La Truite*. Il est paru chez RCA. Ça remonte ce disque, Jean-Marc, dites-moi. Cinq ans, c'est ça ?

Jean-Marc Luisada : Oui, oui. Le disque a été fait il y a 5 ans au Japon, à Karuizawa, qui se trouve à 1 heure de Tokyo, qui est une ville d'ailleurs d'une station balnéaire où l'empereur et l'impératrice vont à chaque vacances.

Lionel Esparza : D'accord.

Jean-Marc Luisada : Alors entre nous, c'est un véritable endroit pour s'enterrer, tellement c'est ennuyeux. Mais c'est poétique, il y a des étangs, il y a des beaux arbres et il y a surtout une salle merveilleuse qui est la salle de Suntory, de monsieur Oga, Oga Hall qui était le directeur de Sony au

Japon, qui a créé cette salle et qui était une copie en miniature de la Philharmonie de Berlin. Et la salle contient 800 personnes.

Lionel Esparza : Ça sonne aussi bien que la Philharmonie ?

Jean-Marc Luisada : Ecoutez.

Lionel Esparza : C'est pas mal !

Jean-Marc Luisada : C'est à peu près, oui. Je ne sais pas si on s'en rend compte sur l'enregistrement, mais voilà. Ce qui est très étrange aussi, c'est que ce disque a été fait il y a 5 ans. Moi je le vois avec un tel recul, j'ai l'impression d'entendre quelqu'un d'autre, d'entendre d'autres musiciens. Et finalement d'être un petit plus... D'être moins sévère et d'être plus bon public, meilleur public, plus... Je me dis « oui, c'était pas mal du tout ».

Lionel Esparza : Parce que oui quand on écoute un disque juste après l'avoir fait, c'est toujours la catastrophe.

Jean-Marc Luisada : Oh oui, on est horrifié, on a envie d'arracher tout et puis on se dit « voilà, j'aurai tellement pu faire mieux ». Et là, en fait, on a... C'est vrai, c'est ce qu'on disait tout à l'heure, on oublie et donc on aime.

Lionel Esparza : Et donc on a ce qu'on a là, c'est bien. Vous dites « il faut aller s'enterrer dans un trou ». Enfin, « on était enterré dans ce trou au Japon pour faire cette *Truite* », c'est quand même pas mal de s'enterrer quand on veut faire un enregistrement, c'est-à-dire de se mettre complètement à part du monde, non ?

Jean-Marc Luisada : Exactement, et surtout c'était une manière extrêmement, je peux vraiment le dire, extrêmement luxueuse, avec une organisation, intime comme on dit dans les enregistrements, absolument merveilleuse. Des instruments fabuleux. Le Steinway qui était là. C'était un Steinway signé par Michelangeli, qui était une pièce de collection.

Lionel Esparza : Signé ? C'est-à-dire ?

Jean-Marc Luisada : Il avait signé à l'intérieur.

Lionel Esparza : D'accord. Ça y est toujours ? On voit sa... ?

Jean-Marc Luisada : Oui, oui. Voilà. Alors c'est étrange parce que la *Truite* a été faite sur le Steinway et puis les sonates, la sonate et l'imromptu sur le disque, a été enregistré sur un Yamaha puisque je l'ai faite après l'intégrale des Mazurkas de Chopin. On a enregistré autre chose.

Lionel Esparza : D'accord. Mais clairement, ce sont les frères ennemis de la production pianistique, enfin des pianos d'aujourd'hui, non ?

Jean-Marc Luisada : Entre Yamaha et... Oui, oui. Mais il y a un coup de baguette magique là-bas. Soudain, Yamaha devient meilleur que Steinway, et meilleur que les plus beaux Bösendorfer. Je ne sais pas. Ils sont quand même, c'est parce qu'il y a l'impératrice et l'empereur.

Lionel Esparza : Ah vous croyez que c'est ça, c'est la grâce divine.

Jean-Marc Luisada : Peut-être. Ou impériale en tout cas.

Lionel Esparza : Pourquoi ? Vous n'aimez pas les Yamaha en général, vous ?

Jean-Marc Luisada : Non, non, je les adore.

Lionel Esparza : Ah bon.

Jean-Marc Luisada : J'adore. J'ai fait pratiquement tous mes disques, et notamment le dernier « Les valse de Chopin » sur un superbe Yamaha. J'ai toujours une préférence pour Steinway mais quand on m'offre un Yamaha somptueux, c'est un grand cadeau et donc je l'accepte. Et puis, vous savez, c'est à nous de travailler. C'est pas... Même si le piano est sublime, même s'il est moyen, il faut qu'on se donne complètement, qu'on se livre. Et puis à ce moment-là, on a un beau résultat. Mais même si... Voilà. Je suis sûr que vous êtes d'accord.

Lionel Esparza : Ivan Ilić ?

Ivan Ilić : Oui, tout à fait. Mais je dirais que ce qui a été le plus grand déclic pour moi, ces dernières années, c'est de faire aussi extrêmement attention à

l'acoustique du lieu qui joue tout autant par rapport à un piano, que ce soit un Yamaha, un Steinway, un Fazioli, ou autre chose. Par contre, les Yamaha, ce que j'apprécie énormément, c'est justement l'apport du technicien Yamaha, qui est souvent très présent, que ce soit... Ils sont extrêmement attentifs à que leur piano sonne le mieux possible pour ce piano-là. Et ça, dans les Steinway, on a pas ce suivi de nos jours, je crois. Ou alors moins souvent puisque les Steinway sont considérés comme le nec plus ultra de l'instrument.

Lionel Esparza : Exactement. Il n'y a plus besoin d'y toucher.

Ivan Ilić : Oui, il faut faire très attention puisqu'on compare des choses qui sont totalement différentes à la base. Ils ne sont pas à la recherche de la même chose. Mais par contre quand vous avez quelqu'un qui connaît tellement bien que les techniciens japonais, ça apporte quelque chose. Alors j'imagine que ça doit être particulièrement émouvant de faire cela au Japon. Mais...

Jean-Marc Luisada : C'est très émouvant parce que l'équipe technique Yamaha assiste à votre répétition de concert. Ils sont là. Ils sont très discrets. Ils se mettent au fond de la salle. Et ensuite, ils accordent le piano par l'inspiration de la répétition. Et ils sont là au début du concert, pendant le concert et à la fin. Donc ils sont là tout le temps. Et je peux dire aussi que la pédalisation chez Yamaha, c'est quelque chose que l'on ne trouve nulle part. On a la pédale de gauche, la sourdine et la pédale tonale, d'une précision, d'une souplesse ! On peut y aller du bout du petit orteil et ça peut faire des vibratos extraordinaires. Voilà, je pense.

Lionel Esparza : On se rend pas compte quand on est auditeur à quel point ça peut être subtile techniquement.

Jean-Marc Luisada : Exactement. C'est pour ça qu'on aime beaucoup jouer sur les Yamaha.

Ivan Ilić : Oui, c'est vrai. Et puis, il y a des gradations, surtout, de pédalisation. Puisque sur les Steinway, souvent, on a trois ou quatre niveaux peut-être de pédale droite ou même de sourdine tandis que sur Yamaha on a l'impression de vraiment de bouger en souplesse vers le bas ou vers le haut. C'est comme de l'affectement des choses, c'est très subtil.

Jean-Marc Luisada : De la pâte à pain. C'est comme de la pâte à pain. (Rires.) Vous êtes en train de pétrir avec les petits orteils.

Lionel Esparza : Peut-être qu'on va s'en rendre compte dans ce qui suit puisqu'on va l'entendre, le Yamaha justement, dans cette sonate en la mineur. C'est bien lui, c'est Jean-Marc Luisada au piano.

♪ Franz Schubert  
Extrait de la Sonate pour piano en la mineur D. 537  
Jean-Marc Luisada, piano

Lionel Esparza : Nous arrêtons là uniquement parce qu'on est des sagouins et de vrais. C'était l'Allegretto sublime de la sonate en la mineur de Franz Schubert. C'était Jean-Marc Luisada qui était ici au piano. Un Yamaha, comme nous l'aurons bien compris avec ce tel sublime, ce tel Allegretto qu'on retrouvera d'ailleurs plus tard chez Schubert. Hein, Jean-Marc ?

Jean-Marc Luisada : C'est cela. Ce sera le thème de son thème de variation dans l'avant-dernière sonate, la 959, en la majeur. Juste après l'extraordinaire Adagio qui fait pleurer le monde entier. Et donc... Mais j'ai trouvé des choses assez spéciales parce que je joue en ce moment la 960, que je jouerai dans 3 jours...

Lionel Esparza : Qui est l'une des dernières grandes sonates de la fin.

Jean-Marc Luisada : Qui est la dernière. Et dans la 960, j'ai trouvé il y a quelques jours le sublime mouvement lent qui est une marche funèbre, qui est finalement l'adieu à la vie de Schubert. Cet adieu à la vie, en fait, est note pour note un des lieds de sa jeunesse qui s'appelle *Der Wanderer*. Et des *Wanderer*, il en a écrit beaucoup, notamment le vrai, le célèbre et puis la sonate, la sonate *Wanderer*, la sonate fantaisie. Mais ce lied, ce lied *Der Wanderer*, reprend note pour note tout le développement sublimissime du premier mouvement en si bémol de Schubert. Donc je trouve ça absolument fascinant. C'est comme s'il avait un regard, un dernier regard, un adieu. Un adieu. Et je pense...

Lionel Esparza : Pardon. Parce que, Jean-Marc, il faut préciser que Schubert s'est très peu repris relativement ou quand il l'a fait dans la *Truite* avec un lied, une musique de chambre, etc. C'est affirmé. Donc c'est quelqu'un dont l'inventivité était tellement forte qu'il n'avait pas besoin, en fait, de reprendre.

Jean-Marc Luisada : Il a laissé beaucoup d'œuvres inachevées.

Lionel Esparza : En plus !

Jean-Marc Luisada : Notamment la sonate *Reliquie* qui est en do majeur, dont on a que deux mouvements et les autres sont inachevés. Ces deux mouvements sont des sommets de la musique. Et oui, pour en revenir toujours à cet adieu à la vie, moi je pense toujours, alors là on va reparler un petit peu de cinéma, comme on parle souvent de cinéma. Je ne peux jamais m'en empêcher.

Lionel Esparza : Même quand on vous le demande pas. (Rires.)

Jean-Marc Luisada : Mais oui. Mais c'est ça, c'est une... Tous les défauts reviennent au galop ! Et je pense toujours à *Mouchette*, de Robert Bresson ; quand la petite, juste avant de se suicider, se retourne, il y a un tracteur avec un paysan et qui... Elle veut lui faire un signe, il ne la regarde pas. Et ainsi va la vie. Et elle se jette à l'eau après. Donc...

Lionel Esparza : Comme si elle attendait un signe du passé, c'est ça ?

Jean-Marc Luisada : Voilà. Et je pense à cela quand j'entends Schubert, quand il met des réminiscences comme ça, juste à la fin de sa vie. Il s'accroche à quelque chose et finalement il va partir.

Lionel Esparza : C'est très beau ce que vous nous dites Jean-Marc, mais enfin bon. Ivan Ilić, il avait 31 ans Schubert, il pensait mourir lui aussi, non ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Jean-Marc Luisada : Vous êtes drôle !

Ivan Ilić : Ça me touche beaucoup puisque quand je réfléchis à Schubert, j'ai toujours une vision de lui comme quelqu'un qui savait vivre dans l'instant présent, qu'il savait profiter des choses, que c'était un grand improvisateur. Donc ça c'est la marque de quelqu'un qui sait vivre, qui brille, brillantissime en tant que musicien mais aussi dépressif, comme vous l'avez dit tout à l'heure.

Et ce mélange de mélancolie et de brillance est extrêmement touchant, je pense. Et ça fait partie de, non seulement de la musique bien sûr, mais aussi de l'image qu'on a de lui et ça nourrit écoute. On a beau vouloir écouter la musique sans connaître le contexte ou y penser, mais avec Schubert c'est tellement touchant.

Lionel Esparza : Sa biographie, son autobiographie...

Jean-Marc Luisada : Je pense que c'est la musique de l'inconscient, pour moi. C'est le compositeur de l'inconscient. Alors, je sais pas.

Ivan Ilić : Du nôtre ou du sien ?

Jean-Marc Luisada : Du sien. Et nous, quand on essaye de jouer, je pense qu'il faut aller vraiment creuser très très loin pour pouvoir faire sortir des choses naturelles et émouvantes. Il faut aller très très loin.

Ivan Ilić : C'est vrai, mais je dirais au contraire que finalement dans toute la musique ce qu'on recherche c'est la connexion avec cette inconscience.

Jean-Marc Luisada : C'est cela.

Ivan Ilić : C'est ça qui fait la magie d'un concert, justement.

Jean-Marc Luisada : Vous avez tout à fait raison.

Ivan Ilić : Contrairement à un enregistrement, c'est pour ça que les gens viennent, c'est pour ressentir cette chose qui ne se définit pas et qui se partage.

Lionel Esparza : C'est peut-être plus facile justement avec Schubert qui lui, naturellement, va puiser là-bas dedans. C'est ça hein ? On pourrait dire ça pour cet inconscient là en tout cas. Bon écoutez, on va écouter un extrait de l'Impromptu en la bémol Majeur ; c'est l'autre très grande pièce très connue qu'a enregistré ici Jean-Marc Luisada.

♪ Franz Schubert  
Impromptu en la bémol Majeur D. 899 n°4  
Jean-Marc Luisada, piano

Lionel Esparza : Les dernières mesures de cet Impromptu opus 90 n°4 de Franz Schubert, la bémol Majeur, joué par Jean-Marc Luisada sur son dernier disque *Tout Schubert* chez RCA.

Vous l'aurez compris, moitié musique de chant avec *La Truite*, moitié piano avec lui-même et quelques œuvres. Jean-Marc Luisada qui sera

en concert le 3 juillet, c'est-à-dire ce jeudi, on en reparlera un peu plus tard, au Festival de Bagatelles où il jouera, entre autres, Schubert et Chopin. Là aussi, on y reviendra.

C'était pas un peu lent ce que vous faisiez ici, Jean-Marc ? Pour quelles raisons d'ailleurs ? Je dis pas que c'est pas bien pour autant, je remarque juste.

Jean-Marc Luisada : Parce que très souvent, cet Impromptu devient un petit exercice chez les jeunes pianistes. C'est une œuvre que l'on donne aux jeunes pianistes qui ont fini d'être débutants, et pour se faire plaisir, on leur offre un grand chef d'œuvre, ce Schubert ou la sonate facile de Mozart. Et bien évidemment, ces deux œuvres sont monstrueusement difficiles pour nous, on n'en voit pas la fin de la difficulté, n'est-ce pas ?

Lionel Esparza : Oui, tout à fait. Ivan Ilić ?

Ivan Ilić : Oui, c'est pour ça justement que je ne les joue pas, ces Schubert et ces Mozart ! (Rires.) Parce que ça m'effraye. Justement, comme la musique est connue de tellement de personnes, on a une vision de l'idéal qui peut exister, qui peut éventuellement exister. On prend par exemple l'enregistrement de quelqu'un comme Richter, qui a sans doute joué ce genre de pièces toute sa vie, et puis le meilleur enregistrement d'un concert en direct, quelque part à Prague ou en Ukraine à l'époque. Et ça c'est donc la vision de l'Himalaya qu'il faut approcher et on se compare toujours au meilleur de quelqu'un comme ça et ça devient effrayant. Et donc il vaut mieux éviter.

Jean-Marc Luisada : Oui, c'est un peu lent, mais moi comme je n'ai pas de technique, je joue toujours plus lent.

Lionel Esparza : Comment ça vous n'avez pas de technique ? (Rires.)

Jean-Marc Luisada : C'est une bonne excuse !

Lionel Esparza : C'est ce qu'on va croire du coup !

Jean-Marc Luisada : Oh, écoutez, c'est pas grave.

Lionel Esparza : Est-ce que vous avez des Himalaya comme Ivan, justement qui m'en parle à l'instant, Jean-Marc Luisada ?

Jean-Marc Luisada : J'ai pas des grands pianistes comme ça. Mais bien sûr. Ecoutez, j'ai Ignaz Friedman, une pianiste que l'on a complètement oubliée mais qui est un génie, Maryla Jonas qui est une polonaise qui a eu une vie tragique en Pologne et qui a fait ses débuts au Carnegie Hall et puis qui est morte oubliée ; et elle jouait Chopin mieux que tous les grands pianistes polonais. Et puis, puis de nos jours, Radu Lupu est mon Himalaya, je peux écouter nuit et jour, jour et nuit, avoir des rêves, des cauchemars et puis c'est toujours, c'est toujours beau. Voilà.

Lionel Esparza : Des rêves avec Radu Lupu? Ça arrive des rêves en musique chez vous ?

Jean-Marc Luisada : Ecoutez bien sûr ! Mais nous, on fait des cauchemars souvent. N'est-ce pas ?

Lionel Esparza : C'est quoi les cauchemars ?

Jean-Marc Luisada : On arrive, et puis on est avec l'orchestre, on joue un concerto qu'on ne connaît pas. Et c'est affreux. Et on entend les premières mesures de l'orchestre et puis on sait pas comment on va faire, et puis on essaye. Dès que je mets les mains sur le piano, ça y est, je me réveille trempé de sueur froide hitchcockienne.

Lionel Esparza : Vous savez que c'est arrivé à Maria-João Pires il n'y a pas si longtemps que ça. C'était avec Abbado je crois, elle allait pour un concerto de Mozart...

Ivan Ilić : Je crois que c'est pas si récent que ça, mais ça a été diffusé sur le tard.

Jean-Marc Luisada : C'était avec Riccardo Chailly.

Lionel Esparza : C'était avec Chailly vous avez raison, pas avec Abbado.

Jean-Marc Luisada : C'était avec Riccardo Chailly.

Lionel Esparza : Alors c'est quoi le cauchemar du pianiste pour vous, Ivan ?

- Ivan Ilić : Moi j'ai pas tellement de cauchemars de pianiste. Je dirais que j'essaie de m'imprégner de tellement de choses autour de la musique, non seulement des partitions du piano, que j'ai une certaine distance par rapport à l'instrument ; que ce soit positif ou négatif d'ailleurs. Du coup, j'essaie de réfléchir plus aux idées, aux concepts et ce sont des choses que, quand je m'endors avec des livres le soir, je me réveille avec des pensées qui ont été digérées pendant la nuit.
- Lionel Esparza : D'accord.
- Ivan Ilić : Donc c'est plutôt comme ça que je digère. Le reste, c'est en évitant de penser soigneusement aux concertos que je ne connais pas et voilà.
- Lionel Esparza : En vous disant moins pianiste que musicien tout court, en fait ou que penseur sans doute ?
- Ivan Ilić : Je crois que la musique me donne accès à certaines pensées. Et à travers certaines pensées, je peux puiser plus profondément dans la musique. C'est en tout cas mon approche personnelle.
- Lionel Esparza : D'accord. Jean-Marc ? Tu as une éducation sans doute ?
- Jean-Marc Luisada : Pour être plus terre à terre. Vous jouez merveilleusement bien les Godowsky qui sont des véritables cauchemars des pianistes. (Rires.) Mais moi je sais que je préfère les écouter par vous, par des pianistes. Mon maître Magaloff les jouait souvent et mon maître Paul Badura-Skoda a très bien connu Schulhoff. Il a travaillé avec Schulhoff.
- Ivan Ilić : Ah, d'accord.
- Jean-Marc Luisada : Et il m'a souvent joué alors qu'on ne connaît pas vraiment cet aspect de Paul Badura-Skoda, qui est vraiment surtout un interprète...
- Lionel Esparza : Au pianoforte.
- Ivan Ilić : Un musicologue aussi.
- Jean-Marc Luisada : ... mais pas du tout un amoureux des transcendances exacerbées viennoises, voilà. Et donc voilà, c'était pour moi... Vous avez de la

chance vous, de pouvoir jouer avec autant de grâce et d'aisance cette musique qui fait rêver.

Lionel Esparza : Les Godowsky, on va rappeler qu'ils sont en fait des sur-arrangements surajoutés des études de Frédéric Chopin qui sont déjà impossibles. C'est ça ?

Jean-Marc Luisada : Chopin c'est déjà tellement difficile ! (Rires.)

Lionel Esparza : Pourquoi rajouter encore des notes ? C'est pas ça le dernier disque d'Ivan Ilić, c'était un précédent. Le dernier on l'a dit ; *Transcendentaliste*, voici pour le nom. Et le compositeur central, c'est Alexandre Scriabine.

♪ Alexandre Scriabine  
Prélude Op. 16 n°1 en Si majeur  
Ivan Ilić, piano

Lionel Esparza : Le premier prélude de l'Opus 16 d'Alexandre Scriabine, sous les doigts d'Ivan Ilić sur son dernier disque. C'est le titre *Transcendentaliste* qui vient de paraître chez Heresy. Belle musique aussi ce qu'on vient d'entendre, hein Jean-Marc Luisada ?

Jean-Marc Luisada : Absolument.

Lionel Esparza : Et puis bien fait !

Jean-Marc Luisada : Magnifique. On a décollé complètement.

Lionel Esparza : Ah ouais. Décoller d'un point de vue stupéfiant, c'est ça ?

Jean-Marc Luisada : Oui, oui, on peut sniffer tellement c'est beau. C'est de la musique, ça collerait tellement bien avec Scriabine qui était un amoureux de l'opium.

Lionel Esparza : Absolument, tout à fait. Donc, pour vous, c'est une musique de cet ordre-là ?

Jean-Marc Luisada : Oui. Et puis le piano est tellement précis, d'un cristallin. Vraiment bravo, c'est magnifique.

Lionel Esparza : On va reparler du piano parce qu'il sera compté dessus sur ce piano avec un micro.

Mais auparavant, Ivan Ilić, sur cet Alexandre Scriabine, quelle interprétation avez-vous de ce compositeur-là ? Vous, j'ai l'impression, plutôt que stupéfiante comme on le disait à l'instant, une vision mystique, intellectuelle aussi ?

Ivan Ilić : Oui, tout à fait. Intellectuelle, ça va peut-être un peu trop loin dans ce sens puisqu'il était tellement enivré de lui-même que les poèmes qu'il a écrits ne sont pas à la hauteur d'un Baudelaire mais, enfin, ce qui m'intéresse moi, chez Scriabine, et la raison pour laquelle j'ai commencé ce disque avec ce prélude, c'était d'emmener Morton Feldman, qui est un compositeur américain qui est très peu connu en France. Et du coup, j'avais du mal à imaginer une façon de contextualiser, d'emmener les gens qui ne sont pas dans la musique contemporaine vers ce compositeur que je trouve passionnant et qui est en lien direct avec l'héritage du piano, le beau piano chopinien, bel canto, etc.

Alors je me suis dit : « quel est le compositeur qui serait le prédécesseur de Feldman par rapport à son legato. » J'ai cherché dans ses écrits et j'ai trouvé qu'il a dit que ses premiers morceaux, à Feldman, étaient des miniatures Scriabinesques. Et ça m'a mis quelque chose dans la tête que j'ai cherchée par la suite.

Je suis allé à la Fondation Paul Sacher à Bâle pour chercher, pour voir les manuscrits du compositeur. J'ai cherché dans sa correspondance. Sa professeure de piano à New York était une amie de la famille Scriabine. Donc il y avait ce lien très direct.

Lionel Esparza : D'accord.

Ivan Ilić : Et en cherchant, j'ai vraiment... Par contre, j'ai choisi des pièces où ce rapport est plus évident. C'est-à-dire que si on regarde toute l'œuvre de Scriabine, il n'y a pas toutes ces pièces qui ont ce lien avec Feldman, avec la douceur notamment.

Lionel Esparza : Le temps élargi comme ça.

Ivan Ilić : Exactement, le temps s'arrête. Il a tendance à s'étaler. C'est quelque chose que l'on trouve vraiment spécifiquement dans certaines pièces. Et j'ai écouté tout Scriabine pour essayer de les choisir. Je les ai déchiffrées au piano. Et il y avait exactement le nombre de pièces qu'il fallait pour compléter le disque. Donc j'étais vraiment très content. Mais par contre, effectivement, Scriabine c'est le point de départ.

Lionel Esparza : Je comprends bien, oui. Ça a l'air d'être le gros morceau de ce disque mais en réalité c'est ce qui conduit, pour vous, au reste.

Ivan Ilić : Exactement. Et c'est ce que j'ai voulu faire justement. Qu'on remarque le Scriabine, qu'on s'intéresse au disque à cause de Scriabine, qu'on l'écoute jusqu'au bout et qu'on découvre Feldman presque en bonus. Puisqu'en douceur je voulais glisser le Feldman.

Lionel Esparza : D'accord.

Ivan Ilić : Qui fait par contre 23 minutes de musique. Donc le début du Feldman qui rappelle *Des pas sur la neige* de Debussy pour moi, d'une grande pudeur, je dirais, au niveau mélodique. Et par la suite, il y a un virage incroyable vers l'abstrait.

Lionel Esparza : On va y revenir là-dessus. Auparavant, sur ce titre, *Transcendantaliste*, ça nous dit aussi comment dans votre esprit, Ivan Ilić, le piano qui est chose sensible bien sûr, on l'entend bien, même une chose un peu mystique dans le cas de Scriabine, rejoint aussi la pensée. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de séparation entre tout ça.

Ivan Ilić : Non, je crois que le piano donne accès, encore une fois, à pleins de types de musique. Mais pour moi, la musique la plus puissante pour le piano ce sont des moments que vous connaissez bien justement, Monsieur Luisada dans les mouvements lents de Chopin par exemple.

Ce sont des moments dans la salle où, dans le contexte d'une sonate, *Marche funèbre* en particulier, il y a des moments où il y a un silence extrême qui s'installe et il y a tout le monde qui est connecté les uns avec les autres. Il y a une espèce de communion qui s'installe. Et il y a des musiques où ce genre de chose est plus ou moins prononcé. C'est-à-dire que ça peut être ponctuellement dans la musique romantique où il y a vraiment quelque chose qui se crée, une attente, une attention, une attentivité de la part de tout le monde.

Et par contre dans le Feldman, dans l'idéal, quand les conditions se réunissent, on a l'impression que ce moment est prolongé. On a envie

de ça dure en fait, on a pas envie de passer à autre chose. On a juste envie de rester là, là où on est bien.

Lionel Esparza : Transformer sur la grande longueur on va dire des moments fugitifs.

Ivan Ilić : Ça c'est la volonté. Après c'est extrêmement délicat.

Lionel Esparza : C'est ce qui marche toujours avec les créateurs. Quand on trouve qu'ils piquent quelque chose quelque part, ils prennent un moment et lui donnent une autre dimension.

Ivan Ilić : Exactement.

Lionel Esparza : Que ce soit en le ramassant ou au contraire en l'étendant à l'extrême.

Ivan Ilić : Oui, c'est tout à fait ça. C'est un peu comme quand on regarde un moment de Chopin par un microscope et on le développe sur 23 minutes. Ça c'est pour moi Feldman. C'est l'intérêt de la musique.

Lionel Esparza : Alors on va écouter justement sur votre disque la page 12. Je le signale, c'est celle qui termine justement ce disque. Morton Feldman, *Palais de Mari*, on peut écouter juste le début. Celui dont vous nous parliez juste à l'instant, Ivan Ilić. Parce que la pièce fait 22 minutes, c'est un peu beaucoup mais on aura bien compris que c'est vers ça que tout tend.

♪ Morton Feldman  
Extrait de Palais de Mari  
Ivan Ilić, piano

Lionel Esparza : Les premières mesures de *Palais de Mari* de Morton Feldman. C'était ici Ivan Ilić qu'on entendait au piano sur son dernier disque, *Le Transcendantaliste* chez Heresy. Ce disque-là et cette musique qui est étonnante quand même, toujours... Vous connaissiez ça, Jean-Marc Luisada ?

Jean-Marc Luisada : Non, non. C'est une découverte. C'est absolument fascinant.

Lionel Esparza : Ah oui, ça l'est pas mal, oui ! Mais alors, faut dire quand même...

Jean-Marc Luisada : C'est hypnotique.

Lionel Esparza : Absolument. 22 minutes de musique, c'est tout comme ça. Je veux dire, il n'y a pas de grands moments d'acmé, y'a pas d'orgasme comme dans la musique romantique !

Ivan Ilić : Non, mais l'orgasme est prolongé justement. Il est en douceur donc... (Rires.) C'est plutôt un avantage je dirais. C'est vrai que c'est assez étonnant puisqu'à la fois il y a cette distance donc qui est évidente. Morton Feldman disait lui-même qu'il aimerait écouter la musique par télescope. Et donc on imagine des objets bouger en lenteur, et on voit des choses de loin. Et par contre, il y a autre chose...

Lionel Esparza : C'est marrant ça, l'idée du télescope. C'est Proust qui disait ça aussi. Qu'il voulait regarder le réel au télescope.

Ivan Ilić : Ah oui ? D'accord. Ça c'est très intéressant de faire le lien entre Proust et Feldman.

Lionel Esparza : C'est marrant hein. Il y a toujours cette histoire de temps. Le temps long.

Ivan Ilić : Exactement. Les choses qui s'arrêtent justement en regardant le détail. Je trouve qu'il y a beaucoup de choses en commun. Et puis des phrases très longues.

Lionel Esparza : Proust a des phrases interminables.

Ivan Ilić : Justement, l'introduction de *Palais de Mari* en fait c'est une phrase qui dure 3 minutes. Donc il faut tenir quoi. Ça c'est le grand défi de cette musique un peu comme dans Godowsky. C'est la concentration. On ne peut pas lâcher.

Lionel Esparza : Mais Godowsky parce qu'il y a beaucoup de notes.

Ivan Ilić : Il y a beaucoup de notes. Il faut pas que le cerveau décroche puisqu'après les doigts font ce qu'ils veulent et là c'est catastrophique. Et là, par contre, il faut se souvenir de chaque note de Feldman parce qu'il y en a tellement peu. Donc y'a des silences...

Lionel Esparza : Vous êtes sur partition pour jouer ça ou vous jouer par cœur ?

Ivan Ilić : Par cœur.

Lionel Esparza : Non ? Vous jouez par cœur, vous ?

Ivan Ilić : Oui.

Lionel Esparza : Ça doit pas être évident alors.

Ivan Ilić : C'est moins évident mais par contre on rentre beaucoup plus dedans quand on joue sans partition. Et puis on met par cœur les silences en comptant. Enfin, c'est une espèce de discipline qui, du coup, qui renforce puisque c'est vrai que sinon, si on joue ça, c'est le grand inconvénient de la plupart des concerts de Feldman, c'est que c'est de la musique entre guillemets facile, qu'on peut déchiffrer et du coup les gens déchiffrent, il faut le dire. Donc c'est pas une bonne façon de défendre sa musique.

Lionel Esparza : Alors qu'elle demande de la pénétration vraiment, cette musique ?

Ivan Ilić : Oui, voilà. Il faut l'intérioriser. Et je pense que j'étais très étonné et en même temps rassuré de savoir que les interprètes préférés de Feldman étaient des gens qui mettaient sa musique par cœur. Donc...

Lionel Esparza : Jean-Marc Luisada, c'est quand même impressionnant d'imaginer que 22 minutes de cette musique-là peuvent être intégrées comme ça. C'est vrai que c'est ce qu'il y a de plus dur parce que sinon, comme le dit Ivan, les doigts vont tout seuls, il n'y a qu'à les laisser faire non ?

Jean-Marc Luisada : C'est un art, le silence. Le silence est ce que vous disiez si bien. C'est vrai que lorsque le public, dans un moment très spécifique, est absolument silencieux, on est très heureux parce qu'on l'a pris par la main, le public.

Lionel Esparza : Ça arrive souvent ça ? Ou c'est une fois de temps en temps ?

Jean-Marc Luisada : Ça n'arrive pas souvent. (Rires.)

Ivan Ilić : Pas aussi souvent.

Jean-Marc Luisada : Malheureusement, mais on aimerait. Mais quand ça arrive dans un certain passage que l'on aime et qu'on a envie de faire passer, on est... Ça nous donne des ailes pour jouer mieux.

Ivan Ilić : Tout à fait.

Lionel Esparza : C'est pourquoi on fait ce métier, ce moment-là ?

Jean-Marc Luisada : Voilà.

Ivan Ilić : Et puis c'est la preuve de l'attention du public, effectivement.

Jean-Marc Luisada : Et c'est la magie du live. C'est la magie de ce qui se passe entre eux.

Ivan Ilić : Mais c'est intéressant ça, ce que vous venez de dire puisque, quelque part, c'est un paradoxe. Bon le disque s'appelle *Le Transcendantaliste*, et moi ce qui m'intéresse, c'est la transcendance humaine ou de l'esprit, et en même temps, quand les moments arrivent comme ça, on est dans le moment présent, on n'est pas ailleurs. Transcender c'est bouger, aller au-delà de quelque chose. Mais en fait, on peut y accéder uniquement en étant là.

Lionel Esparza : En étant là.

Ivan Ilić : Dans l'instant présent. Donc c'est assez passionnant.

Lionel Esparza : C'est un beau paradoxe ça. Pour parler de chose, pardon, pour revenir au très terre à terre de monsieur Osato à propos de ce disque-là, qui a l'air d'être une légende parce que tout le monde le connaît. Qui c'est cet Osato ?

Jean-Marc Luisada : C'est un génie.

- Ivan Ilić : C'est notre accordeur de piano. C'est celui qui a travaillé sur ce disque. D'ailleurs c'est la première fois que je travaillais avec lui. Et si le Scriabine que vous avez diffusé tout à l'heure, le premier, est réussi sur ce disque, je dis ça avec un si parce que j'en suis pas certain, j'ai encore pas mal de distance, c'est grâce à lui. Puisque c'est lui qui a préparé le piano. Puisqu'on est à l'aise, il y a moins de prises nécessaires pour faire un disque lorsque le piano est tellement bien accordé.
- Lionel Esparza : Qu'est-ce qu'il a de si extraordinaire ce monsieur Osato ? Je veux dire, accorder un piano, c'est juste mettre les notes non ?
- Jean-Marc Luisada : Il a des doigts magiques. Il a des oreilles extraordinaires. Il a, pendant des années, voyagé, fait toutes les tournées de Sviatoslav Richter. Richter ne pouvait plus faire un kilomètre sans qu'Osato soit là. Et ensuite il a travaillé avec Maria-João Pires et il travaille avec beaucoup d'artistes qui se l'arrachent.
- Lionel Esparza : Vous sentez un piano qui a été préparé par lui ?
- Jean-Marc Luisada : Ah oui. C'est un bonheur !
- Ivan Ilić : On a la chance qu'il vive à Paris justement, enfin en France. Puisque ça nous donne accès à ce monsieur.
- Lionel Esparza : Faut l'amener devant nos auditeurs à l'occasion. (Rires.) Sans blague hein !
- Jean-Marc Luisada : Avec plaisir.
- Lionel Esparza : Je ne connais pas du tout monsieur Osato, et vous en parlez tous les deux !
- Ivan Ilić : Ce qui est très touchant avec lui aussi, c'est le contact humain. Il est très simple. Il a, bon évidemment, une certaine attentivité aux détails du piano absolument extraordinaire mais aussi il a, je ne sais pas si vous avez remarqué ça monsieur, il a des gestes qui sont... On ne sait pas ce que ça veut dire en fait. Il improvise des choses. Des fois, il y a des petits réglages à faire et il le fait avec une douceur, comme s'il caressait le piano à l'intérieur.

Jean-Marc Luisada : Il a des petits plumeaux. Alors, il gratte un petit peu dans les cordes.

Ivan Ilić : Tout à fait.

Jean-Marc Luisada : C'est un magicien. Parce qu'il y a une boîte toujours à gauche du clavier qu'il enlève, et puis il gratte un petit peu le bois, il remet la boîte et soudain le piano sonne comme une cathédrale. Mais ce sont des trucs. Parce que moi j'ai essayé d'expliquer cela à un autre accordeur qui m'a regardé avec des yeux...

Ivan Ilić : Il n'y croyait pas du tout.

Jean-Marc Luisada : ... en se disant « mais il est complètement cinglé ce pianiste, de quoi il me parle ? »

Ivan Ilić : Oui. Sans l'avoir vécu, on ne peut pas y croire.

Jean-Marc Luisada : Je lui dis « mais je vous assure ». Et puis je parlais à un des collègues. Alors il était sûrement pas très content que je lui dise tant de bien de monsieur Osato. Mais ce que je peux dire, c'est que maintenant Osato, il professe avec son épouse.

Ivan Ilić : Oui, tout à fait.

Jean-Marc Luisada : Et ils sont à deux. Ils accordent à deux un piano, ça devient une sublimité.

Ivan Ilić : Totalement d'accord. Il y en a un qui touche les morceaux et l'autre qui fait les cordes. C'est incroyable.

Lionel Esparza : Monsieur Kazuto Osato ?

Jean-Marc Luisada : C'est ça.

Lionel Esparza : Faut que je retienne son nom. J'essaierai de l'inviter un jour. Parce que vous m'intriguez quand même.

Jean-Marc Luisada : Il a aussi fait beaucoup d'enregistrements avec moi.

Lionel Esparza : D'accord, très bien. Bon on va essayer de le retrouver, ce monsieur Osato, à travers ce que vous jouez ici, Ivan Ilić. C'est la musique de Scriabine.

♪ Alexandre Scriabine  
Guirlandes  
Ivan Ilić, piano

Lionel Esparza : *Guirlandes* du Scriabine tardif, si j'ose dire. Bravo monsieur Osato pour le piano. Bravo Ivan Ilić aussi pour ce dernier disque, *Le Transcendantaliste* chez Heresy. C'est disponible avec une pochette en couverture qui me rappelle quelque chose mais je ne sais plus quoi. Ivan ?

Ivan Ilić : Alors c'est un tableau de Dali, de 1931, qui s'appelle *Six Apparitions de Lénine sur un Piano*.

Lionel Esparza : Ah voilà, c'est ça ! Et vous avez remplacé du coup les têtes par ?

Ivan Ilić : (Rires.) Ralph Waldo Emerson qui est le philosophe américain dont le titre du disque, *le Transcendantaliste*, est tiré d'une conférence en 1842.

Lionel Esparza : Pour dire que la philosophie peut éventuellement ou du moins subliminalement inspirer la musique ?

Ivan Ilić : Oui et puis c'était... Comment dire... Ça ne fait pas partie de ces projets où tout est ficelé, où on peut prouver que Feldman a dormi avec les écrits d'Emerson sous son oreiller et qu'il avait une lithographie de Dali dans sa salle à manger. Pas du tout. Ce n'est pas le but.

L'idée, c'est d'évoquer un climat, une ambiance, une atmosphère qui est finalement le thème de ce disque. C'est de rentrer dans une ambiance. Et donc je suis très content, justement, de travailler avec Éric Fraad, le metteur en scène d'opéra qui dirige Heresy. Parce qu'il a cette attention à l'image.

Je crois que dans la musique on a du mal à cerner à quel point les pochettes ou les images peuvent être la première entrée pour quelque chose, qui peuvent finalement nous communiquer beaucoup de choses,

les images. Donc je suis très content. Evidemment, c'est très poussé et je suis sûr que je vais me faire critiquer...

Lionel Esparza : Mais non !

Ivan Ilić : ... c'est un parti pris que je trouve intéressant. Et je peux le dire, puisque c'est pas moi qui ais fait la pochette.

Lionel Esparza : Il arrive qu'on se fasse critiquer pour une pochette Jean-Marc Luisada ?

Jean-Marc Luisada : Oui. Oh la la. Ce sont des anciens souvenirs. C'est vrai. Il y a de nombreuses années, pour un disque de Schumann, Sony m'avait fait le cadeau d'une sublime pochette Pierre et Gilles...

Ivan Ilić : Magnifique !

Jean-Marc Luisada : ... qui s'appelait le Papillon.

Lionel Esparza : Absolument. Pour les papillons de Schumann ?

Jean-Marc Luisada : Pour les papillons, pour le carnaval. Enfin, la personne était un homme, je pense, qui était déguisé et qui était photographié avec des couleurs flamboyantes.

Ivan Ilić : Très flamboyant.

Jean-Marc Luisada : Et, chose incroyable, c'est qu'on m'en a beaucoup voulu.

Lionel Esparza : Ah bon ?

Jean-Marc Luisada : Beaucoup, beaucoup voulu. Ça m'a suivi mais d'une manière négative. Et alors que vraiment...

Lionel Esparza : Parce que c'était trop coloré ? Trop original ?

Jean-Marc Luisada : Les détracteurs du disque, maintenant je dois avouer je suis tout à fait d'accord avec eux, je ne l'aime plus du tout ce disque (Rires.) mais étaient d'ailleurs assez négatifs en disant « vous voyez si vous écoutez ce disque, voyez déjà la pochette quand vous l'achetez, et bien le contenu c'est exactement la même chose. » Ce que je trouve extrêmement dur pour les sublimes et géniaux créateurs de cette pochette.

Lionel Esparza : Bon faites attention à vos pochettes !

Ivan Ilić : Moi j'aurai vu ça comme un compliment !

Lionel Esparza : Oui, en même temps. On peut le dire comme ça.

Ivan Ilić : On s'en souvient encore. On en a parlé, la preuve.

Jean-Marc Luisada : C'était déjà un petit peu des retardés.

Lionel Esparza : Ah bon, vous pensez ? Il n'y en a pas dans la critique des retardés ? (Rires.)

Jean-Marc Luisada : Non, non, c'était il y a des années.

Lionel Esparza : Bon d'accord.

Jean-Marc Luisada : Et puis de toute manière je suis tout à fait d'accord avec eux.

Lionel Esparza : Juste en une minute, Jean-Marc Luisada, votre prochain concert que j'ai évoqué déjà tout à l'heure. Ce sera ce jeudi, au Festival Chopin de Bagatelles.

Jean-Marc Luisada : Oui.

Lionel Esparza : Vous ferez du Chopin donc, et puis...

Jean-Marc Luisada : Je fais le 11<sup>ème</sup> nocturne de Fauré, qui est une œuvre crépusculaire, et la si bémol de Schubert qui est, je pense pour moi, une œuvre que j'adore tellement parce qu'elle me déprime.

Lionel Esparza : Ah bon ?

Jean-Marc Luisada : Et plus je suis déprimé, et plus j'aime ça.

Lionel Esparza : Ah bon d'accord ! Un peu de masochisme non ?

Jean-Marc Luisada : On est masochiste. On fait un métier de masochiste. Donc on aime souffrir en permanence.

Ivan Ilić : Il faut assumer, voilà. (Rires.)

Lionel Esparza : Vous aimez les musiques de dépressifs donc, Jean-Marc ?

Jean-Marc Luisada : Moi, il y a une œuvre que je peux écouter et entrer en larmes, c'est le *Ruhevoll*, le dernier mouvement de la 3<sup>ème</sup> symphonie de Mahler. Et je peux écouter et ça me met dans un état de dépression jouissive. (Rires.) C'est extraordinaire. Mais j'aurai envie... Je veux un jour si je dois mourir, écouter cette musique-là.

Lionel Esparza : D'accord, très bien. On a bien compris. Mi-dépressif, mi-maso. C'était donc Jean-Marc Luisada.

Il est 13h30 sur France Musique. Voici les dépêches notes. Il est pas dépressif, quoique ça dépend peut-être des jours.

Clément Rochefort, bonjour.

Clément Rochefort : Bonjour Lionel. Bonjour à tous.

La 3<sup>ème</sup> édition du concours de jeunes chefs d'orchestre Evgeny Svetlanov s'est achevé samedi, Salle Pleyel à Paris. Le premier prix n'ayant pas été attribué par le jury présidé par Vladimir Ashkenazy, le macanais Lio Kuok-man a obtenu le deuxième prix et le prix du public, le troisième étant revenu au britannique Samuel Burstin. Par ailleurs, Myung-Whun Chung, directeur musical de l'orchestre philharmonique de Radio France a décidé de ne pas choisir de chef associé pour la saison 2014/2015 parmi les 4 finalistes. C'est donc Lio Kuok-man qui

dirigera le concert hommage à Evgeny Svetlanov, Salle Pleyel, le 26 septembre.

Alors que le gouvernement a donné jeudi son feu vert pour l'application de la nouvelle convention d'assurance chômage à partir de demain, mardi, Denis Gravouil, secrétaire général de la CGT Spectacle a déclaré que les festivals d'été auraient bien lieu mais de façon perturbée dans beaucoup d'endroits. À Aix-en-Provence, où le festival d'art lyrique couvre ce mercredi, bien que les salariés aient voté à plus de 80% contre la grève, traduisant leur souhait d'assurer le bon déroulement de cette édition 2014, ils ont précisé qu'ils n'excluaient pas l'éventualité d'une grève sur certaines représentations.

Jeudi, le chef Kurt Masur devait retrouver l'orchestre national de France au théâtre des Champs-Élysées en remplacement d'un concert déjà annulé fin février pour des raisons médicales. Sur avis de ces médecins, le chef n'a pu prendre l'avion, le concert est donc de nouveau annulé.

Le chef Zubin Mehta, directeur musical de l'orchestre de la communauté de Valence, en Espagne, a annoncé vendredi lors d'une conférence de presse qu'il ne viendrait plus diriger au Palais des Arts en signe de protestation contre les coupes budgétaires imposées au théâtre par le gouvernement Rajoy. « Si l'on continue de baisser les subventions du théâtre, on va faire du Palais des Arts un théâtre de province. », a-t-il déclaré.

Et enfin c'est la compositrice Judith Weir qui remplacera sœur Peter Maxwell Davies comme maître de la musique de la Reine Elisabeth II. Elle devient ainsi la première femme de l'histoire à occuper une telle fonction. Peter Maxwell Davies, en poste depuis 2004, avait présenté sa démission il y a quelques mois pour des raisons de santé.

Lionel Esparza : Et bien merci à vous, Clément Rochefort.

On va refermer cette émission en évoquant, puisque nous l'avons en avant-première, le prochain disque de Jean-Marc Luisada. Ce sera chez RCA toujours, au mois de septembre. Donc vous allez nous en reparler à la rentrée, Jean-Marc, si Dieu nous prête vie jusque-là.

Jean-Marc Luisada : Merci.

Lionel Esparza : Les 14 valse de Chopin. C'est une réédition de celle que vous aviez faite ou c'est un nouveau ?

Jean-Marc Luisada : Non, non. C'est pour oublier totalement l'enregistrement d'il y a 25 ans. Voilà.

Lionel Esparza : Pourquoi oublier ?

Jean-Marc Luisada : Je ne l'aime plus parce que finalement c'était une époque et puis voilà. J'ai changé.

Ivan Ilić : Qui a eu beaucoup de succès d'ailleurs.

Jean-Marc Luisada : Oh la la, mon Dieu, quelle horreur ! (Rires.) Non mais celui-là, je suis assez content. Il correspond un petit peu à mon univers d'aujourd'hui.

Lionel Esparza : Vous avez changé ? C'est peut-être Chopin qui a changé aussi ?

Jean-Marc Luisada : Peut-être. (Rires.)

Lionel Esparza : On ne sait pas !

Jean-Marc Luisada : Mais je me suis mis dans des conditions très spéciales. J'ai dit au directeur artistique de m'arrêter au moindre rubato. Mais il y en a toujours. Parce qu'en fait, j'ai eu le rôle, disons, d'un acteur avec un metteur en scène et je me suis livré complètement. Et surtout c'était Kurt Garbain qui était le directeur artistique de mes premières valse de Chopin et qui était un chef d'orchestre magnifique. Et j'avais une confiance aveugle en lui donc je l'ai laissé.

Lionel Esparza : Chopin sans rubato donc ?

Jean-Marc Luisada : J'espère. On en trouvera toujours.

Lionel Esparza : On va donc écouter ici cette valse sans la bémol.

♪ Frédéric Chopin  
Valse n°14  
Jean-Marc Luisada, piano

Lionel Esparza : Cette valse brillante de Frédéric Chopin a été jouée par Jean-Marc Luisada. C'est extrait de son intégral des 14 valses à paraître chez Heresy, côté Japon, au mois de Septembre. On en reparlera à ce moment-là. Côté Japon, ça veut dire que ça arrivera comme chez nous Jean-Marc ?

Jean-Marc Luisada : Ça va arriver en Europe.

Lionel Esparza : Y'a qu'à attendre. C'est presque là.

Merci à tous les deux, Jean-Marc Luisada et Ivan Ilić, d'être venus nous voir. Cette émission a été préparée par Nicolas Lafitte, réalisée par Antoine Courtin, avec aujourd'hui Ariane Hervé et Ben Cechmanek. Je vous souhaite à tous une très très belle journée

---

Lien de l'émission : <http://www.francemusique.fr/emission/le-magazine/2013-2014/jean-marc-luisada-et-ivan-ilic-06-30-2014-12-30>

Transcription : Sandra Bourgi